

cerises

la coopérative

Ça peut servir !

[L'Étincelle](#), l'info qui réjouit : le journal Reporterre publie désormais une infolettre mensuelle dédiée aux nouvelles réjouissantes.

Au bord du Salagou, dans l'Hérault, le village de Celles renaît d'une façon originale, un demi-siècle après son abandon forcé. Aucun des habitants n'est propriétaire ni locataire, et ils y habitent pourtant gratuitement !

L'année 2025 a encore été [une année noire pour le logement](#). Après des années d'abandon par l'État, le logement est engagé dans une spirale inquiétante. Quand les indicateurs du mal-logement se dégradent tous, que la pauvreté et les inégalités atteignent des sommets, des mesures ponctuelles et marginales ne suffiront pas à résoudre la crise du logement.

Le préfet Bruguière, dans les Hauts-de-Seine, ancien dircab de Darmanin, face à l'embolie de ses services et soucieux d'appliquer au plus vite la politique anti-immigré-e-s de l'État, répond aux étrangers en attente de régularisation par son compte LinkedIn personnel. 1250% de refus depuis novembre 2024.

Agenda militant



16 au 23 mai 2026

[Étonnant voyage](#) Marche solidaire pour les droits fondamentaux,

23 au 26 mai 2026

Dans une [tribune publiée par Reporterre](#), « Il y a déjà des expériences post-capitalistes et il faut les faire croître », une centaine d'associations, de syndicats et de collectifs appelle à un printemps des luttes locales pour s'opposer à l'accaparement des territoires par les bétonneurs

27, 28, 29 mai 2026

Journées [«Résister à la xénophobie : villes sanctuaires et pratiques d'hospitalité»](#)

du 4 au 8 octobre 2026

Rencontre franco-allemande dans les Pyrénées-Orientales sur les démarches participatives et la Démocratie. Pour vous inscrire, c'est [ici](#)

Comment sortir du chaos barbare ?

Sommes-nous dans ce « ce clair-obscur où surgissent les monstres » dont parlait Gramsci lorsque « le vieux monde se meurt, et le nouveau monde lutte pour naître » ? Aux quatre coins du monde retentissent le fracas des bombes et les cris de douleur de populations abandonnées à leur sort, sans que ne se dessinent les moyens de mettre fin au chaos barbare que nous subissons. L'implosion du monde de Yalta fait place au déchaînement de forces avides de pouvoir et de richesses pour qui violence et guerre sont leurs outils de puissance et de domination.

Plus de 130 conflits armés ont été recensés partout dans le monde.

C'est plus du double qu'il y a 15 ans. Au Soudan, la guerre civile a causé, depuis trois ans, au moins 150 000 morts, fruit de l'affrontement de deux généraux, armés par des puissances extérieures, qui ont impitoyablement préalablement et en plein accord écrasé le mouvement populaire et une révolution qui les menaçait. Sur le continent européen, l'agression impérialiste de la Fédération de Russie contre l'Ukraine en 2022 a ouvert un nouveau cycle de conflits qui s'est poursuivi, après le pogrom du 7 octobre 2023 commis par le Hamas, par une politique génocidaire de la population palestinienne de Gaza par l'État d'Israël qui mène également sans relâche la dépossession en Cisjordanie des terres palestiniennes. Et enfin plus récemment, l'agression américaine (conjointement avec Israël) contre l'Iran, après avoir laissé le régime des mollahs massacrer sa population, alimente un désordre mondial voulu dont les retombées sont encore inconnues. On pense par exemple à la pénurie des engrais et à la crise alimentaire qu'elle va provoquer. La dramatique situation que connaît la population libanaise n'apparaît que comme un « dommage collatéral nécessaire ».

Pour autant « un nouveau monde » tente de se lever. L'Ukraine résiste. Au

Soudan, un réseau communautaire de structures de base est devenu le pilier de la réponse humanitaire du pays face à la guerre. En Asie, la génération Z au Sri Lanka, Bangladesh, Népal... a déclenché un « tsunami politique » contre les pouvoirs autoritaires. Au cœur de l'Empire, à Minneapolis, le mouvement social a mis en échec et expulsé les sections d'assaut de la police anti-immigrés de Trump.

La liste des foyers de résistance dans le monde est longue. Chacun

emprunte sa propre voie et agit à son rythme, secrète ses formes d'alliances sociales originales pour construire un rapport de force et choisit ses modes d'expression incomparables. Et surtout fait preuve d'une inventivité sociale féconde d'une alternative. **C'est dans cet arc-en-ciel des résistances que surgira le nouveau monde.** Il nous faut savoir se pencher pour écouter l'herbe pousser. Sans œillères, les yeux et oreilles grands ouverts, et que chacun.e voit comment y contribuer pour sa part.

● **Patrick Le Tréhondat**

1er mai

En France, le 1^{er} mai est un jour chômé et férié. Ce n'est pas un cadeau, c'est le fruit de rapports de force, une conquête syndicale. Historiquement, le 1^{er} mai, est une journée internationale de luttes du mouvement ouvrier. Outre les conséquences concrètes pour les travailleuses et les travailleurs qui perdraient ce droit au jour chômé payé, c'est aussi en solidarité avec l'ensemble des forces sociales progressistes dans le monde que nous ne pouvons tolérer de recul à ce sujet.

Le gouvernement a dû remballer son projet de loi qui remettait en cause ce droit pour les salarié-es des boulangeries-pâtisseries et des fleuristeries. L'intervention unitaire des 8 organisations syndicales (CFDT, CGT, FO, CFE-CGC, CFTC, UNSA, Solidaires et FSU) n'y est pas pour rien, dans une période où d'autres motifs de mécontentement peuvent provoquer une cristallisation revendicative.



Le 1^{er} mai à New York

Mais le patronat ne renonce jamais ! A ses ordres, le gouvernement a demandé à l'inspection du travail de ne pas sanctionner les employeurs qui ne respecteraient pas la loi dès ce 1^{er} mai 2026, dans l'attente d'un nouveau projet de loi. La légalité, dans la démocratie bourgeoise c'est cela : la faculté pour le patronat de déroger à la loi, octroyée par le bon vouloir du gouvernement ! A leur légalité, opposons toujours la légitimité de nos revendications, de nos actions, de nos aspirations !

L'argument du « volontariat » est une fumisterie : le rapport de subordination qui est à la base du salariat est antinomique de toute notion de ce type dans la réalité.

● Christian Mahieux

BDS France : agir au quotidien en soutien au peuple palestinien

Des militantes et militants de toute la France se sont retrouvées les 18 et 19 avril pour réfléchir et débattre des stratégies et des solidarités à mettre en place pour amplifier le mouvement face à l'urgence de la situation en Palestine. Du boycott syndical à travers les campagnes de désinvestissements des entreprises et des administrations, aux sanctions contre le gouvernement israélien, des espaces sans apartheid à généraliser aux campagnes d'embargo militaire, ces deux journées étaient l'occasion de tracer les pistes d'actions concrètes des prochains mois.

En écho à la demande de nos camarades palestiniens et palestiniennes sur place d'accroître la campagne, **BDS France s'élargit et obtient des avancées**. A titre d'exemple : après le retrait partiel de Carrefour des colonies illégales, grâce à la mobilisation dans plusieurs pays, une stratégie pour 2026 a été discutée en « identifiant les objectifs, les partenaires et les relais médiatiques¹. »

Cette année encore, de nouveaux groupes locaux ont été créés, de nouveaux syndicats et partis politiques ont rejoint le mouvement.

Alors qu'Israël continue son génocide à Gaza, intensifie l'asphyxie de la Cisjordanie et le nettoyage ethnique du peuple Palestinien, **BDS permet d'agir à tous les niveaux par la résistance non violente et avec la force collective pour stopper l'impunité et mettre fin à la colonisation, l'occupation et aux politiques d'apartheid menées en Palestine.**

● Linda Sehili, commission internationale de l'Union syndicale Solidaires

1. Voir www.bdsfrance.org/week-end-de-formation-et-dechange-de-la-campagne-bds-france/

Un sommet international hautement symbolique

Après avoir (ou)vertement refusé d'aider les USA et dénoncé leurs crimes de guerre en Iran, P. Sanchez s'était attiré les foudres de D. Trump. Mais aussi les menaces de nombreux apprentis trumpistes, dont Bruno Retailleau qui veut mettre l'Espagne au ban des nations d'Europe. Pourquoi ? Parce qu'il vient de régulariser massivement les sans-papiers, et de réunir à Barcelone pas moins de 12 chefs d'État, dont L.I. Lula (Brésil), C. Ramaphosa (Afrique du Sud), G. Petro (Colombie), Cl. Sheinbaum (Mexique)... ainsi que de nombreux responsables politiques (le vice-chancelier allemand, le ministre des affaires étrangères britannique, la patronne du Parti Démocrate d'Italie, celui du Parti socialiste belge, le gouverneur de Minnesota qui a résisté et viré l'ICE... Un sommet pour la paix des peuples, bannir la logique de guerre dans le monde, soutenir un Cuba sous embargo US mortifère, et **commencer à construire une résistance progressiste à l'expansion rapide des idées et agissements d'extrêmes droites de plus en plus normalisés, devenus hégémoniques dans les autres sphères politiques et menaçant manifestement la démocratie.** En somme un sommet anti-CPAC (Conférence d'actions politiques conservatrices) qui depuis 1964 réunit chaque année la fine fleur des idées les plus réactionnaires, et qui a vu défiler depuis la dernière présidentielle américaine : Trump, Bannon, Musk, Bolsonero, Milei, Orban, Kast... Vivement que ce sursaut salutaire et urgentissime se déploie et essaime partout où le ventre est à nouveau fécond de la bête immonde !

● Makan Rafatdjou

Ukraine : le front défend l'école

« Vous protégez non seulement les frontières de notre État, mais aussi le droit de nos enfants à l'éducation. Votre parole des tranchées semble plus convaincante que n'importe quel argument ». Olga Odejchuk, enseignante à Rivne, est émue. Elle vient de recevoir une vidéo de soldats originaires de sa ville, qui apportent leur soutien à la mobilisation des enseignant-es et parents d'élèves contre la fermeture de plusieurs écoles dans cette ville du nord-ouest de l'Ukraine. La vidéo sera publiée sur Facebook. **En Ukraine, les soldats-citoyens, dans leur majorité des travailleurs qui se sont engagés pour se battre contre l'invasion impérialiste russe, interviennent librement dans le débat public. La guerre n'a pas suspendu la lutte de classes.** Saluons ici la manifestation féministe du 8 mars qui s'est tenue à Kyiv et a rassemblé plus de 2 500 personnes, dans une ville régulièrement bombardée nuit et jour, et qui mobilisait contre le projet d'un nouveau Code civil réactionnaire. Mais aussi les cheminot-es qui viennent d'obtenir avec leur syndicat KVPU le recouvrement de ce qui leur était dû par la convention collective de la compagnie de chemins de fer ukrainienne, Ukrzaliznytsia. Au lendemain du 1^{er} mai, rappelons ici que le mouvement ouvrier ukrainien vit et lutte. Et remporte des victoires ! Que les mouvements sociaux (féministes, écologistes, LGBTQ+) résistent et poursuivent leur double lutte contre l'envahisseur russe et contre l'oligarchie et le gouvernement néo-libéral de Zelensky.



● Patrick le Tréhandat

USA : quand ça branle dans le manche

Il devient courant d'évoquer les scepticismes et les oppositions à Trump. Regardons-y de plus près. Commençons par la cascade de démissions dans l'entourage de Trump : après son responsable de la lutte antiterroriste on ne compte plus les militaires qui s'opposent à sa guerre. Cela ne s'arrête pas à la guerre. Des États comme celui de Washington, la Californie -et peut-être à venir New-York -, lèvent un tabou par un impôt de 1% sur les fortunes de 100 Millions de dollars. Quelle mouche leur pique ?

C'est que l'opinion publique est davantage mobilisée que les médias ne nous laissent voir : 55.000 infirmières se lèvent contre leurs conditions de travail, des syndicats ouvriers de base mobilisent des salarié-es sans attendre le quitus de leur direction ce qui, aux USA, est exceptionnel.

Au plan international, pour la première fois la Grande Bretagne n'emboîte pas le pas des USA. Une rencontre contre la guerre et la pauvreté des gouvernements progressistes s'est tenue à Barcelone avec l'Espagne, le Mexique, la Colombie, l'Afrique du Sud, le Brésil, bénéficiant du soutien du maire de New York, d'Olivier Faure et de Gabriel Zuckman. Une social-démocratie qui veut faire oublier combien elle a déçu.

Le poids de l'opinion publique qui refuse l'extrême-droite comme solution pousse à autre chose que les compromissions. On le voit aux manifestations en Italie, en Espagne, et en France aux abstentions. Reste posé d'oser franchir le mur du système pour ne plus être déçu.

● Patrick Le Tréhandat - Pierre Zarka



@C Serge d'Ignazio

JE, NOUS EMANCIPATION INDIVIDUELLE, ÉMANCIPATION COLLECTIVE

Quels obstacles sur les chemins de l'émancipation ?

Une partie des exploités/es et des dominés/es qui pourtant est concernée, n'a-elle pas le sentiment que les mouvements, les organisations ne s'adressent pas à elle et qu'elle ne peut pas participer à la construction d'un Nous émancipateur ?

La prise en compte du Je (de l'intime) au Nous n'est-il pas à la fois un gage et une condition de succès pour les mouvements populaires ?

AVANT LA TABLE RONDE...

Cerises poursuit son travail sur les rapports du Je au Nous. Nous avons indiqué qu'une partie des exploité-e-s et des dominé-e-s qui pourtant est concernée, ne se retrouve pas dans un Nous émancipateur.

A ce propos que nous enseignent les luttes féministes ? Les puissantes vagues féministes internationales des années 2000 ont libéré la parole, ont renforcé la pensée critique et fait progresser les droits des femmes. Le huis clos du couple, comme le huis clos du procès de Gisèle Pélicot, éclate et l'intime devient politique. Le Nous libère le Je, les Je font le nous, le mouvement féministe articule de manière pertinente l'individuel et le collectif. Et ce processus engrange des victoires contre la domination patriarcale et au-delà contre toute domination.

Ce passage du Je (de l'intime) au Nous n'est-il pas à la fois un gage et une condition de succès pour les mouvements populaires ? Inscire la lutte pour l'égalité à partir de l'action contre toutes les oppressions, n'est-il pas un atout pour construire un rapport de force efficace ? Si oui pourquoi les luttes contre l'exploitation et contre toutes les dominations ne s'inspirent-elles pas de ce qui fait force ? Qu'est-ce qui fait obstacle ? Ne faut-il pas de manière plus visible, plus affirmée mettre l'appropriation sociale comme objectif des luttes ? **Ap-**

ropriation au sens du pouvoir-faire de toutes et tous.

Dans les contributions reçues en amont de notre table ronde, [Jean-Luc Ros](#) souligne que le Nous n'écrase pas les singularités, il les rend audibles. Et inversement, les expériences individuelles ne restent pas isolées, elles deviennent matière à construction collective. Jean-Luc incite à faire de l'égalité non pas une promesse différée, mais un principe actif de construction du rapport de force.

[Bénédicte Goussault](#) précise cette articulation du Je et du Nous au regard du mouvement féministe, de ses singularités, y compris dans ses dimensions internationales et intersectionnelles.

[Josiane Zarka](#) rappelle que pour les générations qui ont précédé et immédiatement suivi le baby-boom, le passage du Je au Nous était presque « naturel » car synonyme de progrès collectifs et de changement de la société à l'échelle du monde.

Mais les nouvelles générations cherchent plutôt à « refaire société » c'est-à-dire à entretenir, tisser voire réparer les liens sociaux, de préférence dans la proximité, la sphère familiale ou amicale... là où leur « pouvoir faire » a quelques chances de changer les choses.

Ce que complète [Pierre Zarka](#) en soulignant que nous vivons des temps où jusqu'au travail on sollicite de plus en plus le Je. L'épuisement des organisations est ici patent. N'apparaissions-nous pas trop souvent comme des théoriciens qui expliquent plutôt que comme valorisant les possibilités des faire par soi-même ?

Pour [Christine Depigny-Huet](#) passer par le Je est incontournable pour retrouver un vrai Nous. Ainsi parler de son travail et prendre conscience de la valeur de son travail favorise le passage à l'action individuelle et collective pour le défendre et le promouvoir.

[Makan Rafatdjou](#) insiste sur le défi, les enjeux et les difficultés de la prise en compte des singularités des Je afin d'éviter leur dissolution dans les collectifs qu'elles composent. Considérons donc Les Nous comme sujets collectifs qui intègrent altérités inclusives et exclusives.

La table ronde a permis de poursuivre le débat et nous vous invitons à la lecture des passages essentiels dans les pages qui suivent. L'intégrale est sur le site.

● **L'équipe de rédaction**

CETTE QUESTION S'EST-ELLE TOUJOURS POSÉE DE LA MÊME FAÇON OU ATTEINT-ELLE AUJOURD'HUI UN POINT NÉVRALGIQUE ?

UNE QUESTION QUI N'EST PAS NOUVELLE

Christian Mahieux

Je pense que l'histoire du passage du Je au Nous n'est pas nouvelle. Il y a 40, 50 ans, cette question était déjà posée, notamment dans les rapports au travail dans un certain nombre de secteurs. Je pense à la SNCF, mais c'est dans tous types d'entreprises de ce genre. Et aujourd'hui, nous assistons à un phénomène, peut-être inverse : **avant il y avait un Je dans le processus de travail qui construisait du Nous. C'est remis en cause par l'organisation même du travail.**

Le Je et le Nous, historiquement, c'est quelque chose qui est très porté par la culture libertaire. La mise en avant du Je pour construire le Nous. Je fais, là aussi, probablement, à la hache ; mais contrairement (et je mets des guillemets) à la culture qu'on va dire « collectiviste ».

Célia Musac

Un texte de Kant me revient, c'est « *Qu'est-ce que les lumières* » ? qui parle du fait d'être sous tutelle et de devenir autonome. Ce n'est pas la même époque qu'aujourd'hui mais je trouve qu'aujourd'hui **on peut faire un lien quand même avec le fait que penser par soi-même, c'est toujours un risque**, c'est toujours un travail, c'est toujours quelque chose, c'est une aventure et c'est quelque chose qu'on fait de façon pas toujours très confortable.

Makan Rafatdjou

Ce dont souffre le mouvement ouvrier, c'est que pour la Révolution sociale, des États, des organisations ont dit : **nous avons le monopole de la visée**, le monopole de la bonne formulation de la visée, le monopole de la stratégie etc.

Cela a pu fonctionner à un moment donné, parce que ça donnait de la force mais dans le temps ça a asséché la diversité. Les mouvements féministes, écologistes, décoloniaux ou autres sont riches à travers et par-delà la diversité des positions qui s'y déploient, comme si la visée commune qui n'est pas formulée à l'avance, mais se s'élabore au fur et à mesure de la pratique même de ces mouvements et de leurs pensées

Ludivine Bantigny

Je suis d'accord avec ce qu'a dit Christian, en disant que c'est un problème qui n'est pas nouveau et qu'il ne faut pas s'inventer une supposée nouveauté, parce que ça fait très longtemps que le Je et le Nous, l'articulation entre les deux travaillent les mouvements émancipateurs. Je vais essayer de vous donner des exemples. Le but, n'est pas de faire de l'histoire pour le plaisir d'en faire, mais de poser quelques enjeux qui vont dans le sens de notre discussion collective et y compris en évoquant des femmes qui sont trop souvent oubliées.

Ce qui était vraiment très intéressant, à partir des années 70 c'est l'idée de groupes de parole, l'idée de groupes d'expression. Que fait-on des affects, que fait-on de l'intime quand on est militant et l'idée a été vraiment de réfléchir au fait que le privé pouvait être aussi politique. On l'a dit beaucoup dans les années 70, mais ce qui s'est passé dans les années 80 et que Christophe Dejours a bien démontré en tant que psychiatre, en regardant la souffrance au travail, c'est qu'il y a eu une individualisation des relations de travail, une sorte de mise en concurrence généralisée qui a accentué la souffrance au travail, qui a fait naître des souffrances psychiques liées à la mise en compétition des uns avec les autres, en disant que c'était le Je qu'il fallait mettre en avant.



Les Temps modernes, Charlie Chaplin 1936

MAIS UNE QUESTION QUI SE POSE DIFFÉREMMENT SUIVANT LES PÉRIODES HISTORIQUES

Pierre Zarka

La question du JE et du Nous se serait toujours posée ? Sauf que la notion d'efficacité n'est pas la même suivant les époques historiques. La révolution industrielle a formaté les mentalités et les comportements : pour être efficace, il fallait se fondre dans le Nous. C'est le film de Chaplin Les temps modernes. Mais ce n'est pas qu'une caricature. Parce que le principe fondamental du travail dans l'industrie était de faire comme les autres. Et **le mouvement ouvrier s'est profondément ancré dans cette réalité pour aborder les questions sociales et politiques de manière globalisante.**

Aujourd'hui c'est ce qui a changé. Si vous avez un entretien d'embauche, on vous demande de ne pas faire comme les autres, on demande quelles initiatives vous êtes capables de prendre.

Jusque dans les années 60 en gros, le modèle révolutionnaire, était de se fondre dans la masse et **progressivement l'individuation s'est affirmée** et on a commencé à attendre de la société qu'elle prenne en compte les différents JE. Ce que portent très clairement les mouvements féministes ou issus des migrants. C'est à partir de l'intime ressentis par les JE c'est-à-dire de la volonté de faire reconnaître sa personnalité qu'ils se sont formés en Nous et en ce qui concerne les femmes de manière plutôt efficace.

Et quand vous regardez aujourd'hui la manière dont est faite la politique traditionnelle, on est encore dans le vingtième siècle.

Les JE n'y sont pas. Je rejoins ce que disait Christian sur la culture libertaire. Ce qui pouvait paraître marginal il y a 40 ans devient le cœur de la crise du système représentatif.

Pourquoi tant de gens s'abstiennent aux élections ? Pas par passivité, ils le disent eux-mêmes parce qu'ils en ont marre qu'on les prenne pour des cons, et que leur Je n'existe pas. Tout ce **qu'on leur demande c'est de suivre ceux qui pensent à leur place.**

Quand on discute avec des personnes issues des milieux populaires, il y a une chose qui les caractérise : « On a l'habitude de faire par nous-mêmes. ». Or tout le discours politique tend à dire ne faites pas par vous-même, Suivez-nous. Alors ils ont le sentiment que la politique est réservée aux « intellos » et que ce sont eux qui ont tout foiré depuis des décennies.

Josiane Zarka

Les difficultés du passage du « Je » au « Nous » émancipateur ont toujours existé. Mais leur nature est différente selon les périodes historiques.

Aujourd'hui, une des raisons des difficultés tient à ce que les organisations de gauche, politiques, syndicales ou associatives fonctionnent encore sur **un modèle étatique de changement par le haut qui ne tient pas compte des situations et des paroles individuelles.**

Ce fonctionnement ne correspond plus aux processus de politisation des nouvelles générations pour qui les « Nous » ne peuvent se construire qu'à partir des individualités, des expériences et de désirs personnels. C'est notamment le cas des luttes féministes.



D'autre part le mode délégataire tend à produire des élites issues de la petite bourgeoisie qui élaborent des politiques à leur image, parfois éloignées des manières d'être et de penser des catégories populaires.

Selon B Coquard¹, ce qui caractérise ces catégories c'est la fierté d'être capable de « *travailler dur* », de « *s'en sortir par soi-même* », de ne pas devenir des « *assistés* ». Les discours de la gauche parfois misérabilistes sur une « *France périphérique*

1. Benoît Coquard, Sociologue spécialiste des classes populaires et des mondes ruraux.

abandonnée » qu'il faudrait « *aider* » sont rejetés. Le RN les valorise en leur disant qu'ils ne sont pas des assistés.

Leur rejet « de classe » du discours écologiste mainstream est significatif. Le premier acte des Gilets Jaunes a été de rejeter la taxe carbone : l'augmentation du prix des carburants devait inciter les Français à « décarboner » leurs moyens de transport. La plupart n'ayant pas les moyens d'acheter une voiture électrique et les transports en commun étant inexistant, la mesure a été perçue comme inégale et punitive. ●

IL Y A UNE MULTIPLICITÉ DE NOUS, MAIS LE NOUS EST-IL TOUJOURS ÉMANCIPATEUR ?

Makan Rafatdjou

Il y a une historicité. On est tous d'accord, mais ne donnons pas l'impression que ces tensions entre Je et Nous, telles qu'elles étaient hier, étaient nécessairement bonnes. Pour revenir sur le mouvement ouvrier, une grande masse de celles et ceux qui formaient les partis peut être s'y reconnaissaient très bien, mais tous ne s'y reconnaissaient pas. A partir du moment où ils se posaient des questions ou à partir du moment où ils les formulaient, ils étaient éjectés. Et ça valait aussi bien pour les partis en opposition qui cherchaient à acquérir le pouvoir, que pour les partis au pouvoir.

Et d'une certaine façon, on peut se demander si **ces formes n'étaient pas une des formes fossilisées qui, en partie expliquent les échecs de ces mouvements**, aussi bien dans leur forme étatique que dans leur forme oppositionnelle.

Ludivine Bantigny

Dans les périodes antérieures à propos des formes de politisation, il y avait effectivement des partis qui écrasait beaucoup les individus. Même si c'étaient des individus issus du milieu ouvrier puisqu'il a été question du Parti communiste, c'étaient des partis tellement bureaucratisés que ses dirigeants étaient parfois complètement déconnectés au point de considérer qu'il fallait cesser la grève le plus rapidement possible en 36. Et je crois que **ce qu'on a connu justement dans les années 30 ou 50 serait absolument impossible aujourd'hui**, c'est plutôt réjouissant de ce point de vue, je trouve qu'il y a une grande intelligence politique des réseaux sociaux, alors je parle des réseaux sociaux militants et que, heureusement qu'on les a, mais c'est aussi une intelligence collective et individuelle.

Sylvie Larue

Le Nous des couches populaires est totalement invisibilisé.

Le collectif qui a fait campagne à Nice avec Mireille Damiano a travaillé sur des porte-à-porte dans les quartiers populaires, en essayant de travailler sur la prise des décisions à l'échelle municipale avec les citoyens, et en particulier avec les citoyens des quartiers populaires. Ils ont rencontré beaucoup de gens qui effectivement ne votent pas et qui ne croient absolument pas dans le fait que leurs paroles soient prises en compte. **Ce Nous-là, à l'échelle nationale est aussi complètement invisibilisé.**

Jean-Louis Sagot-Duvauroux

Il y a un certain nombre de nous qui sont des évidences dans nos imaginaires et qui sont finalement pour moi des impostures. Des impostures qui bloquent beaucoup le développement historique. Par exemple je suis blanc, non, je ne suis pas blanc, je suis classé « blanc » par une imposture historique qui est très profondément inscrite en nous-mêmes. Quand je dis, « je ne suis pas blanc », on se demande ce que je raconte !

Il me semble qu'il y a là une réflexion sur le nous, qui est immédiatement confrontée à des arguments développés par les racistes qui nous accusent de faire de l'autoflagellation : nous avons colonisé l'Afrique, nous avons mis les africains en esclavage... Moi je n'ai rien fait, je suis né en 1950, l'esclavage était terminé et dès que j'ai pu être actif j'ai été contre. Donc je ne fais pas partie de ce nous et c'est très important que notre imaginaire se désolidarise de ces questions-là. Parce que je pense indispensable que les identités se rééquilibrent, comme les économies C'est un grand défi du 21ème siècle, un défi qui concerne aussi nos imaginaires.

Célia Musac

Je trouve que c'est vraiment toxique en fait de dire les Blancs, les Noirs, les Jaunes, les Verts, les jeunes, les Blancs sont comme ci, les Noirs sont comme ça, c'est la faute des Blancs... Cette terminologie est extrêmement toxique et je crois qu'on ne se rend pas compte à quel point ça entretient le racisme. C'est à dire l'idée de race. Y compris le terme racisé. Et d'ailleurs, les gens que les Blancs appellent racisés se défendent de cette terminologie. Ils ne veulent pas qu'on les appelle racisés, ils ne veulent pas être assignés à une race, ils ne veulent pas être renvoyés à leur couleur de peau. Ce n'est pas normal de fonctionner comme ça dans une société.

Christian Mahieux

Je fais partie de celles et ceux qui pensent qu'employer le terme racisé ça facilite une dérive. Mais on ne peut pas reprocher à un certain nombre de personnes qui se reconnaissent d'une manière ou d'une autre, qui s'affirment, qui pensent, qui considèrent qu'elles sont ceci ou cela, de vouloir qu'ils ou elles soient reconnues en tant que tels. Attention s'y opposer n'est pas très loin quand même d'avoir la même position qu'il y a 50 ans « qu'est-ce que c'est que ce truc de vouloir absolument parler des femmes... mais toute la question, ce sont les droits de l'homme, évidemment que les droits de l'homme, ce sont aussi ceux des femmes ». Oui, sauf que **quand on parle des droits de l'homme, on ne parle pas de ceux des femmes.**



@Louise_Rocabert.

2021, grève des femmes de chambre de l'hôtel Ibis Batignolles

Patrick Vassallo

La couleur de la peau sert à représenter une domination. Mais en soi, elle ne fait pas domination. Après, je ne vais pas faire un discours sur l'intersectionnalité et la construction en rhizome, mais on est quand même au cœur de cette question. Je renvoie, à Aimé Césaire là-dessus. **Le fait d'assumer le terme de négritude n'est pas pour enfermer dans la négritude,** il est simplement pour indiquer que les dominants, eux, savent de quoi ils parlent.

Sylvie Larue

Moi, je suis très terre-à-terre.

Je voulais vous parler de la difficulté de faire du Nous dans

mon collège. On arrive à faire du Nous dans l'équipe des enseignants. Régulièrement parce qu'il y a beaucoup de lieux. Dans notre collège on se rencontre, on discute. Où le nous se construit c'est la salle des profs, c'est la cantine, c'est le réfectoire, ce sont les heures d'information syndicale. On élabore des revendications.

Mais le collectif de travail il est plus large que ça, pas beaucoup plus large, nous sommes les plus nombreux, mais il y a aussi les agents et les agents administratifs.

Avec les agents, c'est beaucoup plus difficile de faire du Nous. Actuellement il y a une situation de crise parce que le boulot est difficile, que les remplacements ne suivent pas, qu'il y a beaucoup de pression sur l'équipe qui est obligée de se répartir le travail d'entretien du collège quand il y a des agents qui manquent.

Déjà le nous des agents est difficile à construire. **Ils et elles subissent une mise en concurrence continue, ne se sentent pas écoutés/es, pas légitimes à faire front avec les enseignants.**

Le nous est très difficile à construire et pour l'instant par rapport à cette situation de crise dans mon collège, le seul nous qu'on ait réussi à construire sous forme de revendications ce sont les profs, et les parents d'élèves.

Jean-Louis Sagot-Duvauroux

Il est important de penser non pas le nous mais les nous car nous avons beaucoup de nous différents, la famille, l'immeuble, le pays, l'humanité qui sont autant de nous différents, et les penser comme un projet, comme une construction. C'est un peu ce que Marx avait voulu faire en produisant le nous prolétarien, «Nous le prolétariat». Et c'était un nous qui était décrit, qui avait des critères et qui avait des objectifs. Et pourquoi ce nous ? Parce que nous en avons besoin pour renverser le capitalisme.

Christian Mahieux

Toute la question c'est le nous émancipateur, le nous vers l'émancipation. Et c'est là que ça se joue parce qu'effectivement « nous émancipateur », ça ne peut pas être effectivement quelque chose qui est fermé sur soi et qui en fait, est quelque chose qui n'aboutit pas à l'émancipation. Pour les syndicalistes, c'est le fameux débat entre les actions catégorielles et un mouvement général, y compris toute la reconnaissance des revendications, pas simplement des actions. Des revendications catégorielles, corporatistes, etc. avec tout un discours qui dit qu'il faut quasiment s'y opposer parce qu'elles empêchent un mouvement général.

Je fais partie de celles et ceux qui pensent que ça ne s'oppose pas, mais qu'au contraire la question, c'est comment effectivement ça nourrit un mouvement général, et c'est la même, et en fait, peut être que, le parallèle est un peu osé, mais, je pense que c'est la même chose ; on parlait des racisés, mais je pense que c'est pareil sur la question du féminisme, etc. Et faire le parallèle avec cette question-là, c'est comment effectivement tout ça se situe dans une perspective d'émancipation. ●



ON A BESOIN LES UNS DES AUTRES...

La première force de séparation, c'est le capitalisme qui nous fait oublier combien nous sommes interdépendants. On a besoin les uns des autres. Mon terrain d'action, il est toujours relationnel, il est toujours ancré dans un endroit où c'est d'abord les gens avec qui je suis en relation, les gens avec qui je milite. J'ai souvent écrit sur le fait que si la gauche avait essayé de s'intéresser à la ruralité, avait essayé de s'en faire un de ces terrains, elle aurait pu aller regarder le fait que dans les territoires ruraux, indépendamment du vote, **il reste une tradition - et ce n'est pas que les territoires ruraux, c'est aussi les quartiers populaires - c'est une tradition de solidarité matérielle.** Indépendamment de tes désaccords avec tes voisins, tu te débrouilles pour être dans du don contre don permanent, je te prête une machine, on fait un chantier ensemble etc... ça, pour moi, c'est hyper important, dans ce que cela fabrique et j'ai pu voir les différences entre vivre dans une ville comme Paris et vivre à la campagne.

Il me semble qu'en fait, on est obligé de résoudre nos conflits parce qu'on habite ensemble, on n'a pas le choix et ça c'est un truc hyper important pour moi dans la lutte contre l'extrême droite à la campagne, c'est surtout de rappeler que quoi qu'il en soit, les gens qui sont là sont là. Après tu peux te raconter des histoires et te dire que tu vas faire du tri, mais on n'y arrivera pas, les gens sont là, il faut faire avec tout le monde et ça pour moi c'est hyper important de se rappeler qu'on a besoin les uns des autres et c'est une façon de se rendre interdépendants les uns des autres. Et c'est ce qui s'est passé sur le mouvement de lutte contre l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes. Et on a gagné.

● Juliette Rousseau

Au Forum des Médias Indé, Rennes,
11 avril 2026

[Intégrale](#) du débat - Partout en France des gens tiennent la barque face au fascisme - sur Médiapart en accès libre.

COMMENT PARTIR DE TOUS LES JE POUR FAIRE NOUS ?

AFFIRMER SA PROPRE PENSÉE

Célia Musac

Il ne faut pas avoir peur en réalité de dire des choses parfois qui ne correspondent pas à la norme. On trouve des gens qui pensent comme nous. On peut même lire des gens qui ont écrit il y a longtemps, des gens comme Kant, comme Franz Fanon, qui avaient une pensée très lumineuse, très claire, pleine de discernement, très libre en fait.

L'émancipation passera par cette affirmation de sa réflexion personnelle. Le fait d'assumer sa pensée, d'assumer sa différence s'il le faut. Kant écrit beaucoup sur l'éducation, pour éduquer tous les jeunes, et aussi pour éduquer les princes. Par l'éducation, on reçoit beaucoup d'idées préconçues, de préjugés, une culture, mais aussi des valeurs qui restent parfois assez inconscientes. Et il faut que ça devienne conscient, assumé, qu'il y ait un tri entre ce qu'on a reçu, et ce qu'on va choisir de perpétuer ou pas.

Ce travail d'éducation permettra au jeune de prendre sa place dans la société et de penser par lui-même, quelles que soient les classes sociales.

Jean Blaise Lazare

Quand on est un Je affirmé ou en tous cas épanoui, on peut se poser en porte-à-faux par rapport à un Nous qu'on ne cautionne pas forcément de manière globale, ou par rapport à un Nous totalitaire qui demande aux autres d'être englobés dans leurs singularités et qui refuse toute mise en avant d'idées contradictoires.

L'élaboration d'un Je émancipé émerge forcément d'une question d'éthique. Quand on est un Je émancipé, on a besoin de se paramétrer par rapport aux autres. Ce paramétrage, c'est nous qui l'effectuons. Ce n'est ni la loi, ni la morale.

Quand on n'est pas émancipé, on tombe sous le coup de la morale et de la loi qui fait le trait d'union entre les deux, ou, disons se supplées l'une l'autre.

Cet état de fait n'est pas le meilleur pour l'individu, **puisqu'à partir du moment où on est émancipé, on n'a plus besoin ni de loi ni de morale, donc on peut très bien se situer par rapport à soi-même.**

Même si on admet, dans ces cas-là, avoir besoin d'en rabattre sur ses prétentions quand on est en porte-à-faux par rapport à la Loi ou par rapport à la morale, et que ces porte-à-faux peuvent mener à des conflits ou des confrontations qui ne valent pas le coup.

Je pense que ce Je émancipé est fondateur en quelque sorte d'une nouvelle société effectivement plus de type libertaire que de type communiste du moins comme les expériences de type totalitariste en Chine, en Russie ou ailleurs.



Sojourner Truth (1797-1883)



UN JE ÉMANCIPÉ QUI S'INSCRIT DANS UN NOUS ÉMANCIPATEUR

Ludivine Bantigny donne des exemples de femmes qui ont affirmé dans le même temps un Je émancipé inscrit dans un Nous collectif :

« Claire Lacombe, qui signait ses lettres de prison : *voire concitoyenne Lacombe femme libre*, toute sa correspondance traduit cette nécessité pour elle de dire Je en permanence de partir de son expérience pour revendiquer une liberté collective. Toutes ces femmes, qui, parfois n'ont même pas de représentation, qui sont toujours parties de leur expérience individuelle, de la lutte. C'est le cas de Sanité Belair ou de Claire Heureuse, de ces femmes qui sont aussi des femmes « de » parce qu'elles sont des épouses de dirigeants révolutionnaires haïtiens, mais ne veulent évidemment pas se réduire à ce statut. Déjà elles pensent l'émancipation en tant qu'individu et en tant que femmes, au sens d'un collectif, dans une perspective anti patriarcale et

dans une perspective antiraciste anticoloniale anti-impérialiste.

Elles revendiquent de dire Je et de raconter leur histoire.

Sojourner Truth était une esclave. Elle a été vendue et achetée à neuf ans, en même temps qu'un lot de moutons. Elle va réussir à être affranchie de cette exploitation maximale qui est déjà une exploitation capitaliste, elle a le souci de partir de son histoire dans le fameux texte : Ne suis-je pas une femme, et elle va montrer que tout ce qu'elle a subi, et elle va aussi s'adresser aux hommes de couleur.

Aujourd'hui encore, dans les grandes manifestations, les grandes marches féministes de 2017 contre Trump des pancartes reprennent la phrase : Ne suis-je pas une femme quand elle décrit concrètement sa condition individuelle pour parler d'émancipation collective. She's the people c'est revenu aussi beaucoup dans ces manifestations.

Et à chaque fois se raconter, c'est aussi faire preuve d'une expérience qui nécessite d'être dépassée collectivement.



« *Je suis communeuse, moi* » : Pélagie Daubain, une lingère sous la Commune, affirme cette fierté du JE, dans une émancipation collective, où le travail des femmes s'organise en chambre syndicale, et en coopératives de travail. Comme les Sardinières de Douarnenez qui se sont organisées individuellement en mettant en avant le JE de travailleuses et aussi collectivement en comité de grève et c'est une des pre-



mières fois où les femmes vont se saisir de cette légitimité à lutter au sein d'un comité de grève qui ne serait pas uniquement masculin.

Les féministes se sont beaucoup organisées en acceptant de raconter leur histoire, de raconter la violence qui leur est imposée, tout en articulant cette histoire individuelle à des perspectives politiques émancipatrices.

C'est le cas des comités de contrôle pour vérifier que la loi Veil (l'autorisation de l'ivg) soit vraiment mise en œuvre. Décider nous-mêmes, se sentir vraiment légitimes, Notre bon droit prime la loi, dit une affiche, c'est très important. On ne mendie pas un juste droit, on se bat pour lui, ça traverse complètement les mouvements d'émancipation.

Michelle Riot Sarcey

Dans la première moitié du 19^e siècle en particulier, les femmes savaient parfaitement ce qu'elles disaient, elles étaient particulièrement efficaces à la fois dans le JE et le nous, mais pour des raisons qu'il faudrait absolument élucider après coup dans la continuité du moment historique il y a un effacement.

UN MOUVEMENT COLLECTIF, UNE EXPRESSION INDIVIDUELLE

Ludivine Bantigny

Plus récemment dans le mouvement des gilets jaunes, chaque personne venait avec son gilet et l'individualisait, on retrouvait un foisonnement extraordinaire, très particulier où des gens pouvaient dire Je. Certains/es se présentaient en tant que ceci ou cela, jardinière, infirmière, prof etc. D'autres écrivaient : *ceci n'est pas un gilet jaune* en référence à Magritte, ou *c'est dans la rue qu'on grand débat* pendant que d'autres affirment *Nous sommes les hommes et les femmes qui ont décidé de ne plus vivre à genoux* ou *Nous sommes tous des femmes et des hommes politiques*.

C'est justement assumer collectivement la légitimité à parler politique

DES NOUS FERTILES

Makan Rafatdjou

Les nous les plus résilients, les plus proactifs, les plus durables sont des nous où il y a une dynamique, très fertile entre l'unité et la diversité. Dans le mouvement féministe, il n'y a pas de partis ou organisations qui se soit donné le monopole du féminisme, voire des États. Et c'est ce dont souffre le mouvement ouvrier.

Jean-Louis Sagot-Duvauroux

Je crois qu'il y a une expérience tout à fait récente qui montre bien que ces Nous ne sont pas génétiquement programmés. C'est ce qui s'est passé à Saint Denis ! Là on a un Nous très intéressant : **nous les habitants de Saint Denis nous choisissons comme représentant une municipalité et un maire** qui ne correspondent pas à l'idée habituelle du « nous une ville de France ». Cela a beaucoup remué l'opinion. C'était très inté-

ressant car je pense que beaucoup de gens se sont mis à regarder ce monsieur comme une personne tout simplement. Et il est apparu comme un homme normal, son visage, sa façon de parler, ses gestes, ses civilités l'incluaient vraiment dans le nous français. Et il est élu au premier tour. C'est quelque chose d'assez nouveau.

Patrick Vassallo

Ce qui s'est passé à Saint-Denis c'est d'abord un rejet extrêmement fort de la politique méprisante, petite bourgeoise parisienne du maire précédent et **l'affirmation dans les quartiers populaires qu'on était capable d'avoir des idées sur ce que devait être la ville.**

À l'Île Saint Denis le maire a publié une Visio dans laquelle il dit : je suis né ici, je suis noir, je suis musulman, je suis moitié issu de l'immigration de l'Afrique de l'Ouest et je suis là et je suis même président de l'association des maires de Seine Saint Denis. Voilà, c'est l'ensemble de ces affirmations qui se dresse comme une résistance et une autre dynamique que contre les dominations.

DES JE RACISÉS OU HÉRITIERS DE L'IMMIGRATION ?

Ludivine Bantigny

La question n'est pas est-ce qu'on emploie le mot racisé. Les personnes qui souhaitent l'employer en particulier les personnes concernées ont légitimité à le faire. L'enjeu n'est pas tant le vocabulaire que la réalité. Si le terme de race a été conceptualisé dans les milieux militants politiques, ce n'est évidemment pas par racisme, c'était pour dire que les races humaines n'existaient pas, n'existent pas, contrairement à tout ce que nous a raconté y compris de prétendus républicains comme Jules Ferry, qui parlait de race supérieure et de race inférieure et de droit des races supérieures à coloniser les races inférieures. Les races humaines n'existent pas, mais elles tuent, le racisme tue. C'est vraiment prendre en considération le fait qu'il y a **une légitimité des personnes directement concernées, comme c'est le cas pour les femmes, comme c'est le cas pour les minorités sexuelles, à s'organiser de façon autonome.**

Makan Rafatdjou

Il y a des nous qui se reconnaissent dans le mot racisé, il y a des nous qui ne se reconnaissent pas mais qui néanmoins tendent vers les mêmes objectifs d'émancipation et libération. Et de l'autre côté, on a des gens qui utilisent le mot race des gens qui n'utilisent pas le mot race, mais dans les deux cas, tendent vers les dominations.

LA RESTITUTION DES CAHIERS

DE DOLÉANCES DE 2019

FRANCE CULTURE UNE HISTOIRE PARTICULIÈRE

26 AVRIL 2026

Extraits

« Le passage d'une souffrance privée à une doléance qui a une portée générale, se fait par le geste d'écriture, le fait d'aller contribuer dans un registre de consultation, un petit peu comme au moment du vote quand tous nos bulletins individuels se confondent dans une urne, puis il y a ce moment de la révélation du dépouillement et là c'est pareil. Ces femmes qui ont écrit, elles ne signent pas en tant qu'individu, elles se positionnent dans la société de manière relationnelle, dans le soin qu'elle prenne des autres, de leur enfant, mais elles ne sont pas que maman, elles participent ainsi à la vie de la cité et leur témoignage est là pour éclairer la vie démocratique et il est là pour ne plus être une souffrance individuelle et singulière. Il est là au contraire pour produire une réflexion démocratique qui permette de faire advenir un monde dans lequel elles soient l'objet d'une solidarité plus forte dans lequel les enfants soient mieux pris en charge par la collectivité et c'est tout à fait politique parce qu'elles mettent ça sur la place publique. C'est un objet de débat public et c'est un objet dont on débat très peu finalement. »

Magali Della Sudda

« **Le recours à l'intime** a un sens particulier parce que les gens qui ont choisi de le faire utilisent leur cas personnel non pas pour qu'il soit réglé, mais comme exemple d'une situation qu'il juge scandaleuse : je travaille mais je n'arrive pas à boucler les fins de mois, je travaille et je tombe dans la pauvreté, et ça c'est très fort

parfois très poignant comme témoignage et ça vise à dénoncer un scandale et dénoncer un scandale par l'exemple ça vise à remettre de l'humain, donc de la dignité à cette expérience qui est indigne, à remettre de la politique là où il n'y en a pas forcément, réexpliquer que c'est bien le fonctionnement collectif de notre société qui permet qu'on puisse devenir travailleur et pauvre et que ceci est un scandale et donc **dénoncer le scandale c'est bien créer du commun.** »

Romain Benoît-Levy

« Ce que ces doléances montrent, c'est bien la capacité de personnes qu'on entend très peu et qu'on ne voit plus dans le débat public, qu'on ne voit plus beaucoup dans les représentations culturelles, dans les films, dans la musique. Dans les cahiers de doléances, elles reviennent ces classes populaires, elles nous disent l'attachement profond des personnes qui ont contribué dans ses cahiers à la citoyenneté politique, aux institutions démocratiques, mais aussi à la citoyenneté sociale et aux services publics et c'est très important si on veut résoudre la crise de confiance qui s'est ouverte depuis plusieurs décennies mais qui s'est aggravée depuis quelques années, de prendre appui sur ces paroles citoyennes pour pouvoir penser des manières de retisser le lien démocratique entre les personnes qui vivent et qui font vivre ce territoire, mais aussi entre ces personnes et celles et ceux qui les représentent. »

Magali Della Sudda



Douarnenez, Les sardinières

Je trouve intéressant de voir où passent les lignes de fracture par-delà des débats qui restent ouverts qui sont des débats importants, parce que ce ne sont pas seulement des débats théoriques.

PARTIR VRAIMENT DES JE POUR CONSTRUIRE LE NOUS

Pierre Zarka

La diversité n'est pas simplement le respect de la diversité, c'est **prendre en compte la nécessité de s'ancrer dans les JE pour avancer**, porter la valorisation au bon sens du terme de chaque individu.

Josiane Zarka

Les « Nous » ne peuvent se construire qu'à partir des individualités, des expériences et de désirs personnels.

Le rôle premier de la politique ne devrait-il pas être d'identifier et de valoriser ces « moi » spécifiques et de les aider à reprendre le contrôle de leur vie quotidienne. Par exemple l'écologie devrait moins stigmatiser les comportements individuels mais proposer des mesures et des technologies qui favorisent l'autonomie. Les couches populaires aiment faire les choses par elles-mêmes. Aujourd'hui, nombre de technologies

ne peuvent plus être réparées ou bricolées par soi-même. Les dispositifs étatiques de rénovation des logements sont souvent compliqués et hors de portée. La métropole de Lille finance directement, sur dossier, les habitants qui souhaitent réaliser eux-mêmes les travaux de rénovation de leur logement.

Ludivine Bantigny

Le film *Soulèvement* c'est du JE et du Nous. Le film s'organise par des phases caméras avec des jeunes (essentiellement) femmes et hommes qui s'expriment sur le rapport à la terre, sur le rapport au mouvement. Et il y a une façon de dire Je qui est extrêmement forte, puissante, poignante. On part à chaque fois des expériences du rapport à soi, au métier d'agriculteur/agricultrice, éventuellement paysan ou autre pour parler d'émancipation collective.

Patrick Vassallo

La forme de démocratie des Soulèvements de la terre, c'est celui qui fait qui a raison. Ils sont partis de ces réactions de résistance et de rejet individuel. Pour faire des mouvements qui, eux, sont absolument collectifs, mais dans lequel le Je individuel compte énormément. Ceux qui faisaient les écureuils entre Castres et Toulouse sur le parcours de l'A69 se mettaient en danger individuellement. Mais s'ils ne s'étaient



pas mis en danger chacun individuellement, il n'y aurait pas eu de mouvement collectif et il n'y aurait pas eu les victoires précaires, peu durables, mais idéologiquement intéressantes dans le secteur.

ET NE PAS PARTIR D'UN NOUS PRÉCONÇU ?

Makan Rafatdjou

Un Nous fertile c'est quand il y a une visée qui n'est pas formulée à l'avance, mais qui se formule au fur et à mesure de la pratique même des mouvements et de leurs pensées. Ne pas oublier que les Nous sont des sujets collectifs, avec des subjectivités collectives. Pour perdurer ils ont besoin d'être ouverts, dynamiques et évolutifs face à des contextes historiques nouveaux.

Pierre Zarka

À nous de savoir partir des JE. Plus personne « n'adhère » à car le mot adhérer suppose un Nous déjà construit par d'autres et qui ne résulte pas de son propre engagement. Or les mêmes méthodes que par le passé, sont la répétition de : Écoutez-nous et suivez-nous, et puisque vous êtes d'accord avec nous, vous voterez pour nous le jour venu.

Ce qui manque c'est de voir comment à chaque fois, ensemble on essaye d'agir et de construire un mouvement qui devienne une force collective d'un nouveau type. Ce qu'avaient recherché les Gilets Jaunes. Je suis frappé comment après Le 10 septembre deux syndicats ont dit : « Il faut que le budget soit écrit dans la rue ». Très bien, mais j'attends toujours une initiative dans la rue. ●



Sur la politique aujourd'hui

Alain Badiou, dans cette brochure style années 70, proclame une politique qui refuse la distinction entre le possible et l'impossible. Il engage cette réflexion depuis *Nuit debout*, renvoyant l'État à sa fonction répressive (mais pas seulement) au service de la bourgeoisie. Le mouvement est une pratique non politique de la politique, ou plus exactement « une politique qui fait disparaître le politique ; les masses dissolvent l'État ». Ce qu'il considère comme un outil essentiel de l'émancipation (même s'il n'emploie pas le terme) vers le communisme.

Un autre axe de ce livret est que la politique c'est du conflit, des débats. Sinon nous sommes dans une fiction (la pensée unique) que seuls les dominants maîtrisent. Si le mouvement c'est des débats, des mots d'ordre, une dynamique, aller au bout suppose de renouveler la visée. Éclairages historiques à l'appui. Autrement dit un mouvement de masse n'a de bénéfique durable que s'il produit une perspective politique « à usage immédiat ».

Dans cette visée, casser le monopole capitaliste sur le désir de modernité permet un récit « idéologique », qui ne s'engonce pas dans la tradition, un conservatisme, par/pour conservation des pouvoirs acquis (critique vive du « socialisme réel »). Plus mondialement, Badiou appelle à casser le « désir d'Occident ». Besoin d'un autre altermondialisme, d'un internationalisme émancipateur.

● Patrick Vassallo

Alain Badiou, *Sur la politique aujourd'hui*, éditions des Lumières, 2026, 80 p., 8,50€



Friedrich Engels Textes politiques (1883-1895)

Makan Rafatdjou : Cette somme, très accessible, est une première comme assemblage et traduction de 95 textes, un événement suscitant beaucoup d'intérêt et quelques questions.

Engels nous parle-t-il encore ? Ou ses écrits politiques n'ont-ils d'intérêt que pour les spécialistes du « marxisme » et d'un point de vue historique ?

Jean Quétier, Coordonateur de l'ouvrage : En réalité les deux perspectives se complètent. Ce recueil permet en premier lieu de procéder à un travail de recontextualisation, replaçant Engels dans la conjoncture économique et politique des dernières décennies du XIX^e siècle et les problèmes qui la caractérisent. Il existe donc inévitablement une distance par rapport aux questions et aux enjeux qui sont les nôtres au début du XXI^e siècle. Pourtant, plus d'un siècle après, les thématiques qui traversent ces textes offrent parfois un écho surprenant avec l'actualité. Engels réfléchit sur la place de la bataille électorale dans la stratégie révolutionnaire, s'interroge sur les effets du protectionnisme aux États-Unis, alerte sur la montée de l'antisémitisme et le risque d'une guerre mondiale... Si on ne peut évidemment pas tirer de ces textes des leçons prêtes à l'emploi pour aujourd'hui, Engels nous fournit des outils théoriques pour élaborer nos propres analyses.

Makan Rafatdjou : En quoi ses écrits après la mort de Karl Marx éclairent-ils le corpus de leur œuvre commune, et sa propre pensée ?

Jean Quétier : Engels avait coutume de dire qu'il n'était d'abord qu'un « second violon », contraint de devenir « premier violon » après la mort de Marx. Il existait à ses yeux une véritable division du travail



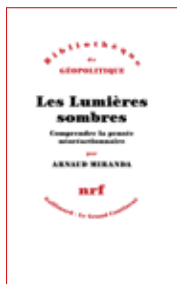
mené en commun avec son ami. Engels était amené à prendre en charge plus spécifiquement les textes polémiques, les interventions dans la presse et les études spécialisées afin que Marx dispose du temps nécessaire pour la rédaction du *Capital*. Ce schéma est bouleversé par la mort de Marx. Au cours de cette période, Engels procède à un travail de diffusion et de mise à jour des analyses antérieures. Il s'agit notamment de réfléchir à ce qui, au sein de la théorie, est appelé à changer parce que la situation historique elle-même a changé.

Makan Rafatdjou : Engels est-il ce « maudit » qui aurait ossifié la vivante théorie de Karl Marx, gravant dans le marbre une œuvre en devenir jusqu'à ses derniers écrits ?

Jean Quétier : La lecture même des travaux d'Engels contredit cette thèse bien commode de bouc émissaire. Sa théorie est tout aussi vivante que celle de Marx. Elle est traversée par les hypothèses, les doutes, les autocritiques... Elle est aussi éloignée de l'opportunisme sans principes que du dogmatisme borné. Les textes politiques rédigés par Engels dans les deux dernières décennies de sa vie montrent justement à quel point il était soucieux de prendre en compte les bouleversements du monde contemporain et de les intégrer dans son analyse.

Écrits politiques 1883-1895, Friedrich Engels, Éditions Sociales, Collection Grande Édition Marx Engels, 2026, 964 p., 35 €.

Principes du communisme, 2020, 88 p., 5 €
Ludwig Feuerbach, La fin de la philosophie allemande classique, 2026, 184 p., 13 €.



Les Lumières sombres – comprendre la pensée réactionnaire

La néo réaction, école de pensée et mouvement politique antidémocratique, anti égalitariste, antiprogres-siste américain. Ce livre nous permet de mieux comprendre les fondements de cette idéologie dangereuse. L'auteur analyse la montée de la pensée « néo réactionnaire », née principalement aux États-Unis dans les années 2010. Arnaud Miranda y décrypte les idées de Curtis Yarvin ou Nick Land : rejet de la démocratie, fascination pour des régimes autoritaires ou technocratiques, et vision élitiste de la société. L'objectif est double : expliquer une idéologie obscure mais influente - notamment sur tout le continent européen - et montrer ses liens avec l'actualité politique récente. C'est une analyse originale et utile car ce livre comble un vide : il propose l'une des premières synthèses en français sur ce courant. Cela le rend particulièrement pertinent pour comprendre certaines évolutions politiques contemporaines. L'auteur fait preuve d'une grande clarté pédagogique car l'essai rend accessibles des idées complexes sans les simplifier. L'ouvrage relie cette pensée à des dynamiques récentes, notamment autour du trumpisme et de certaines élites technologiques. Cela donne au texte une dimension **d'alerte politique**. Miranda explique très bien les idées néo réactionnaires. Il s'appuie sur des éléments très factuels. *Les Lumières sombres* est un essai important pour comprendre une idéologie émergente, un livre clair et accessible.

● Daniel Rome

Les Lumières sombres – comprendre la pensée réactionnaire, Arnaud Miranda, Editions Gallimard, Janvier 2026, 156 p., 18€



Michelle Perrot : une historienne engagée

Michelle Perrot est une historienne à la fois pionnière et engagée... ce qu'elle dit doit en grande partie à son éducation : entre une famille (et notamment un père) très libérale, qui l'a considérée « comme un fils », ce qui juste après guerre signifiait la liberté. Notamment dans ses choix, et un cours Bossuet religieux et conventionnel. Elle raconte : « Qu'est-ce que tu veux faire ? lui demande son père après le bac. Tout était possible et ouvert. » Historienne » répond-elle à la stupéfaction de ses parents qui envisageaient « une autre carrière ». Elle commence par travailler non pas sur mais avec les ouvriers, P. Labrousse, directeur de thèse, lui ayant expliqué qu'elle ne ferait jamais carrière à travailler sur le féminisme.

Dans les années 68, M. Perrot, à la Sorbonne, découvre le marxisme et adhère au Parti Communiste, ce qui restera le fil directeur de toute sa vie. Dans *Les ouvriers en grève*, en 1971, elle donne déjà toute la dimension qui sera la sienne comme historienne du social, du récit et du qualitatif : faire parler « les zones d'ombre et de silence », ceux qu'on n'entend pas, les invisibles. Concernant les ouvriers, elle étudie les grèves, les luttes et les effets de l'industrialisation à partir des vies ouvrières : la pauvreté, les chambres, les jeunes, la ménagère et la place des femmes.

Après un travail sur les prisons avec les détenus dans le sillage de M.Foucault, elle donne sa pleine mesure avec l'histoire des femmes (encore des invisibles et des sans-paroles), et du genre.

« Les femmes ont une histoire » nous fait-elle découvrir ! Là encore, et sans doute plus encore que pour les ouvriers, M. Perrot pratique une histoire du récit : la mémoire des femmes, les femmes rebelles, les corps en lambeaux, les chambres des dames, le genre de la ville, le travail des femmes, George Sand et Louise Michel ...et bien sûr, Simone de Beauvoir !

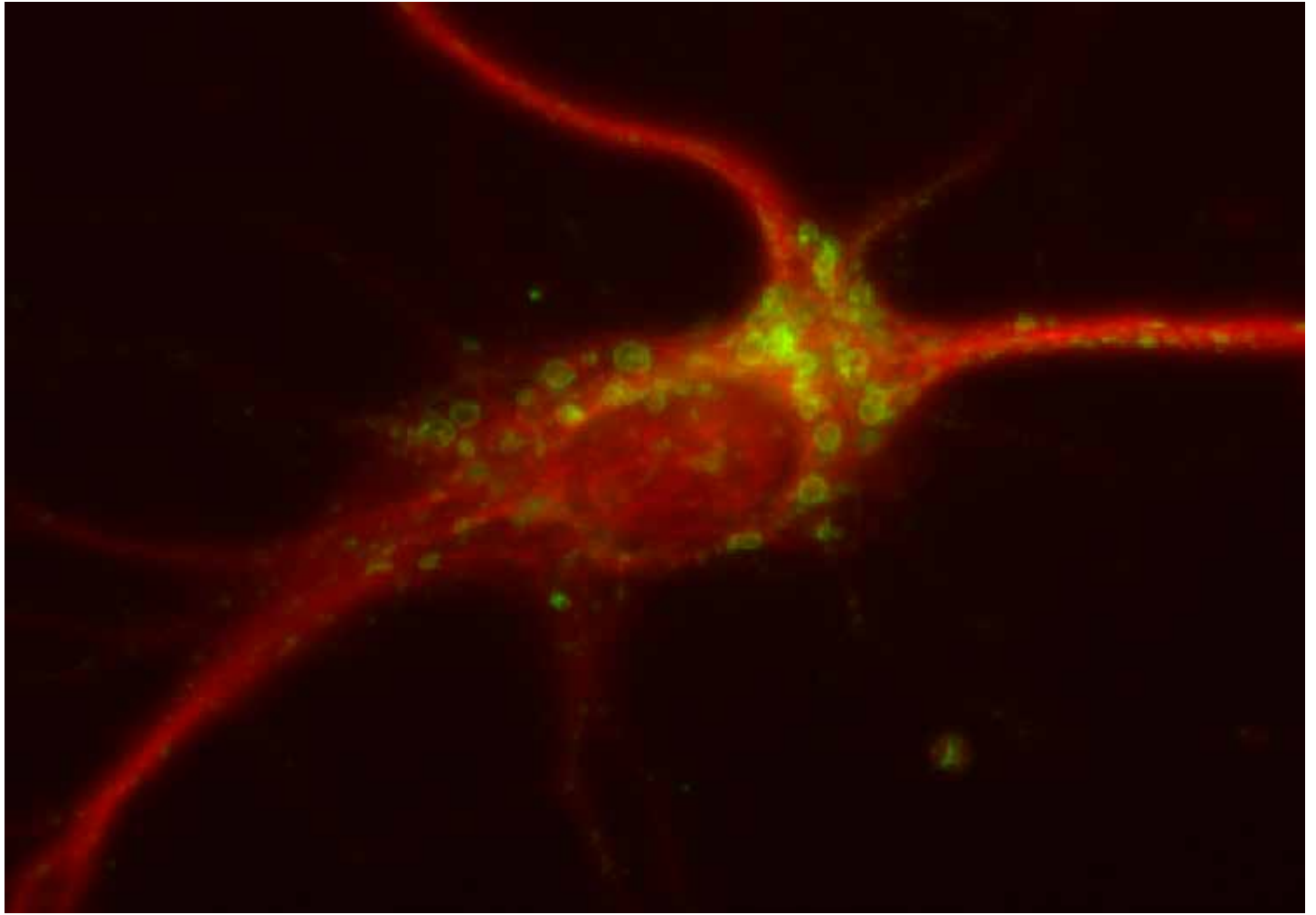
Elle décrit un patriarcat « persistant », les systèmes de domination et la subversion des femmes. En historienne, elle s'intéresse aussi à l'effervescence des années 70, 80 et les transformations sociales liées notamment au M.L.F et à la loi sur l'avortement, le rôle actuel de #MeToo. Car dit elle : « L'histoire nous aide à comprendre le présent ». *Mélancolie ouvrière* en 2012 fait la synthèse de ces thématiques.

M. Perrot se considère, en tant qu'historienne, comme un témoin en particulier du changement, qui donne la parole à ceux que l'on n'entend pas. L'histoire est pour elle quête de vérité, exige méthode et rigueur, et oblige à sortir de soi. Une grande dame.

● Bénédicte Goussault

Les ouvriers en grève, Tome 2, France 1871-1890, Michelle Perrot, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, Collection : Les ré-impressions, 2013, 15,99 €

Mélancolie ouvrière, Michelle Perrot, Editions Points Histoire, 2014, 192 p., 8.70 €



NEUROSCIENCES : QUEL APPOINT AU SAVOIR ET A LA CONSTRUCTION ?

CONVAINCRE SANS BRAQUER : NEUROSCIENCES D'UNE STRATÉGIE DU CHANGEMENT

L'analyse des mouvements sociaux se heurte souvent à une énigme : pourquoi des arguments rationnels, aussi étayés soient-ils, échouent-ils si souvent à déplacer les lignes de conviction ?

Pour comprendre cette inertie qui semble paralyser le débat public, il faut se pencher du côté de notre cerveau. Car si les consciences rejettent si violemment le saut révolutionnaire, c'est d'abord parce que nos mécanismes neurobiologiques verrouillent nos opinions pour dicter une résistance structurelle au changement.

Loin du mythe d'une raison pure, **le cerveau humain ne traite pas l'information de manière neutre**. Il fonctionne de manière "prédictive" : il anticipe et interprète les informations en fonction de ce qu'il croit déjà. En d'autres termes, on ne reçoit pas les informations de façon objective - on les filtre sans même s'en rendre compte. Chaque information est ainsi soumise à un arbitrage inconscient : est-ce que cette donnée vaut l'effort cognitif nécessaire pour l'intégrer ?

Le mécanisme est d'une efficacité redoutable : lorsque nous rencontrons une information qui confirme nos attentes ou va-

lède une croyance profondément ancrée, notre cerveau déclenche le circuit de la récompense et libère de la dopamine procurant un sentiment de satisfaction, voire de gratification intellectuelle. À l'inverse, une information qui contredit trop nos repères ne laisse pas le cerveau indifférent : elle déclenche une réaction de stress. L'amygdale, le centre des émotions, s'active et libère du cortisol, transformant le désaccord en tension biologique.

Pourquoi une telle réaction ? **Parce que le cerveau cherche avant tout à préserver sa cohérence.** Son objectif n'est pas tant de rechercher la vérité que de maintenir un équilibre stable, en évitant l'incertitude et les efforts inutiles. Dans cette logique, il est plus simple de discréditer l'information perturbatrice que de remettre en question ce que l'on pensait acquis, le coût cognitif des changements nécessaires apparaissant alors comme disproportionné et insuffisamment motivé.

Notre cerveau privilégie ainsi la continuité et le prévisible, ce qui découle logiquement de l'acquis, au détriment de la rupture radicale. C'est sur ce terrain miné que les forces de progrès s'épuisent souvent, là où d'autres, plus habiles, ont appris à faire glisser les opinions sans jamais déclencher l'alarme du cortisol. Si le stress paralyse l'action, le confort, lui, facilite l'adhésion.

Les classes dominantes ont ainsi appris à contourner cette résistance biologique en pratiquant l'art du glissement progressif. Plutôt que de brusquer le système cognitif par des changements radicaux, elles présentent leurs réformes comme des nécessités inévitables, découlant logiquement de la précédente, inscrivant chaque recul social dans une continuité rassurante. C'est ainsi que la « fenêtre d'Overton » se déplace, jusqu'à rendre aujourd'hui certaines positions extrêmes plus banales, voire tolérées.

Ce processus repose sur un véritable détournement sémantique. La rhétorique néolibérale opère ainsi une reformulation systématique du réel en utilisant des mots familiers pour faire passer des concepts nouveaux. Par exemple, transformer la « protection sociale » en « charges » change radicalement la perception du public : dès lors, supprimer des « charges » ne ressemble plus à la suppression d'un droit, mais devient la libération d'une contrainte. Ce travail sur les mots n'est pas anodin. Comme le soulignait Antonio Gramsci, l'hégémonie culturelle se construit d'abord dans les détails du langage quotidien. En modifiant le dictionnaire, on instaure un pouvoir de contrôle sur la pensée, une idée reprise par Orwell dans *1984* avec la notion de « novlangue ».

Face à cette mécanique de précision, les forces de progrès se retrouvent souvent piégées dans une alternative stérile : soit le choc frontal de la rupture, qui braque et active les défenses psychologiques, soit le suivisme des sondages, qui condamne à rester dans les clous fixés par l'adversaire.

Pour rompre ce cercle vicieux, une réflexion stratégique s'impose. Si le cerveau rejette le saut, il accepte la marche. L'audibilité des propositions de rupture dépend de notre capacité à les présenter non comme un chaos imprévisible, mais comme l'aboutissement logique et désirable de nos besoins fondamentaux. Dans un système qui tolère mal l'incertitude, la radicalité ne devient acceptable qu'accompagnée d'une rigueur technique et d'un changement progressif, en montrant que l'instabilité provient du système actuel et non de la transformation elle-même.

Cependant, cette crédibilité technique reste vaine sans une rupture sémantique majeure. Sortir de l'impasse exige de délaissier le lexique adverse : contester un cadre en empruntant ses propres termes ne fait que consolider les réseaux neuronaux qui le soutiennent. **Penser différemment nécessite donc de parler différemment** : il s'agit d'identifier les fondements de croyances partagées, déjà disponibles dans notre fond culturel, pour les réactiver sous des formes sémantiques nouvelles.

Toutefois, cette transformation du langage ne saurait suffire en elle-même : le mot ne neutralise pas le rejet s'il ne s'accompagne pas d'un basculement de l'imaginaire. Tant que le discours social sera assimilé à une injonction punitive, il déclenchera une réponse de stress hostile au changement.

S'ajoute à cela un paradoxe temporel : nos combats s'enlisent dans une posture défensive de conservation d'un présent pourtant insatisfaisant. Nous luttons pour que la situation n'empire pas, perdant ainsi le moteur de l'anticipation positive. Pour convaincre, le projet doit redevenir un objet de désir : présenter la transition non comme un renoncement, mais comme un gain immédiat de « temps de vie » et de « lien social ». Il faut retrouver l'élan ; celui qui naît non pas de la volonté de maintenir un statu quo déjà insatisfaisant, mais de l'espoir d'un avenir meilleur.

Convaincre sans braquer constitue aujourd'hui un défi central pour les acteurs du changement, que les apports des neurosciences permettent d'éclairer en rendant le changement désirable plutôt que subi.

● Lou Ursini-Charveriat, Pro(to)topia

NEUROPSYCHOLOGIE ET CHANGEMENTS D'OPINIONS

Depuis les années soixante-dix, les neuropsychologues nous apportent une explication (et une méthode) sur la formation des idées et les changements d'opinions. Selon eux, on ne passe pas d'un non-connu à un nouveau connu par bond. Notre cerveau fonctionnerait de manière rampante entre ce que nous savons déjà et comment ce déjà peut glisser vers une suite logique. Ce qu'ils appellent « zone de proche développement ». Les forces du capital ont exploité ce savoir notamment pour le management. Des psychologues et neuropsychologues sont devenus de véritables mercenaires au service de la bourgeoisie. Combien de fois, lorsqu'une mauvaise nouvelle nous tombe dessus, elle vient après une telle préparation des esprits qu'on entend dire « ça devait bien se terminer comme ça » ? Peut-être pourrions-nous nous interroger sur les « pas encore là » que les « déjà là démocratiques » nous permettraient d'investir, en les considérant comme des points de départ.

Les scientifiques ont exploré les différences de perception entre ce qui est éclairé de l'extérieur et ce qui produit sa propre lumière. Ils ont mis des gens à regarder un film au cinéma - où la lumière est projetée - et le même film devant la télévision où la lumière vient du film. Si j'ose dire, il n'y a pas photo entre la capacité de mémorisation au cinéma ou devant la télé. Au détriment de cette dernière. Pourquoi ? Lorsque l'objet est éclairé de l'extérieur, ce sont les circuits neurologiques « longs » qui nourrissent la réflexion, qui sont à l'œuvre. Cela a été le progrès, notamment avec l'apparition de l'écriture. Mais si vous vous mettez devant un feu - il produit sa propre lumière - vous rêvez : ce sont les circuits de la fascination qui sont à l'œuvre, comme sans doute l'effet qu'ont eu les vitraux d'Eglise au Moyen Age. Les spécialistes notent qu'aujourd'hui, on ne lit pas de philosophie sur écran mais que l'on est pour chaque recherche, en l'attente d'un résultat immédiat et simpliste entre cause et effet du type : j'ai soif donc je bois. Les raisonnements sont alors vécus comme des tunnels. Très souvent le temps de lecture est affiché : sa brièveté est devenue un argument attractif.

Combien d'enseignants sont vent debout devant les écrans qui suppriment toute nécessité d'approfondir ? L'écran est une école pour répéter. Même des informaticiens mettent en garde contre la culture du tout numérique et Bill Gates avait mis ses enfants dans une école où les écrans étaient bannis. (Faites ce que je dis et pas ce que je fais).

● **Pierre Zarka**



Le noyau de Cerises est constitué de Bruno Della Sudda, Catherine Destom-Bottin, Laurent Eyraud-Chaume, Olivier Frachon, Bénédicte Goussault, Alain Lacombe, Sylvie Larue, Patrick Le Tréhondat, Christian Mahieux, Henri Mermé, André Pacco, Alexandra Pichardie, Makan Rafatdjou, Daniel Rome, Patrick Vassallo, Josiane Zarka, Pierre Zarka, militant-e-s de l'émancipation qui cheminent ou ont cheminé au sein du réseau AAAEF, de l'Association Autogestion, de l'ACU, d'Attac, de la CGT, d'Ensemble, de FI, de la FSU, du NPA, du PCF, de Solidaires, de l'Union Communiste Libertaire...

Comme dit dans le Manifeste, nous voulons élargir l'équipe et fédérer d'autres partenaires. Pour donner votre avis écrire à contact@ceriseslacooperative.info

Abonnement gratuit en ligne
<https://ceriseslacooperative.info/abonnement-journal/>